

CLUB URANIUM

STÉPHANE PRZYBYLSKI



Stéphane Przybylski

Club Uranium

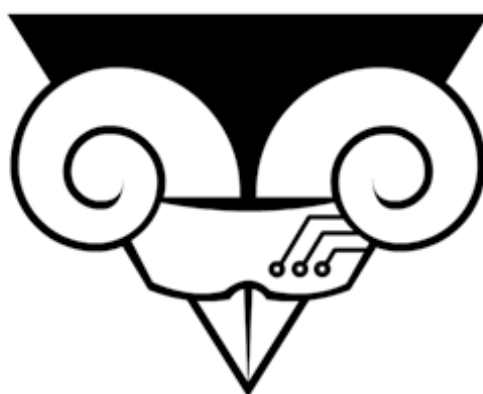
Tétralogie des Origines — 3

Ouvrage publié sous la direction
de Olivier Girard & Erwann Perchoc



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard & Erwann Perchoc

Illustration de couverture © 2016, Aurélien Police

ISBN : 978-2-84344-759-4

Parution : juin 2016

Version : 1.0 — 23/05/2016

Pour Stefan Przybylski
(1909-1986)

Prologue

BIENTOT, NOUS SERONS en vue de la Terre ; elle surgira au loin, minuscule point lumineux perdu dans une nuée d'étoiles. En attendant cette heure longtemps espérée qui marquera la fin de notre dangereux voyage à travers les solitudes glacées de l'espace, nous écoutons tout ce qui se dit à la surface du globe : qu'ils soient émis sur les ondes ou qu'ils courent le long de câbles aériens, terrestres et maritimes, les messages des humains parviennent jusqu'aux récepteurs de notre astronef. Nous les analysons, affinant notre connaissance des autochtones et de leurs différentes tribus.

La guerre ravage une partie de l'hémisphère nord de la planète. Ce conflit va sans doute s'étendre, se durcir, devenant bien plus sauvage et meurtrier que les précédents, dépassant en barbarie les exactions commises au cours des siècles passés. Emportés par la tourmente de leur rage destructrice, les humains pourraient se doter de l'arme nucléaire, libérer une puissance, un pouvoir, réservés jusque-là à leurs dieux.

Ils risqueraient alors d'anéantir le monde que nous convoitons.

Une hypothèse alarmante, qui nous a amenés à surveiller de près chaque savant, chaque gouvernement, chaque pays lancé dans des recherches atomiques.

Nous avons ainsi découvert un petit groupe d'individus qui, dans le plus grand secret, se livre à un jeu d'alliances complexes. Patiemment, nous en démêlons les fils.

Ce groupe est composé d'hommes habiles servant leurs propres intérêts. Ils conspirent dans l'entourage d'un des plus puissants chefs de guerre terriens, le Président des Etats-Unis d'Amérique. Ils ne défendent plus seulement un clan, une tribu, une ethnie, un peuple, une race, une religion, un roi, une philosophie, une idéologie, une cause ou même un mode de vie ; ils sont tournés vers la sauvegarde d'un ordre économique et financier garantissant tout cela à la fois.

Pour mener à bien notre projet, nous allons avoir besoin d’alliés parmi les autochtones : il serait imprudent d’accorder notre confiance aux colons déjà sur Terre qui se sont amollis, devenant veules, lâches, irrésolus au fil du temps. Nous pourrions tenter de nous rapprocher de ces individus manipulant le système en secret — ce système régit le cours de toutes les existences humaines ou presque.

Ce groupe d’influence s’est juré de sauvegarder les bases de la société à tout prix, au besoin en utilisant les armes des dictatures ou les réseaux du crime organisé qui la défient et rêvent de l’abattre.

Ces conspirateurs nous plaisent. Leur détermination à survivre nous rappelle la nôtre.

– première partie –
les monstres

1.

L'échange

Quelque part aux confins des comtés de Nye et de Lincoln,
Nevada, Etats-Unis d'Amérique,
30 avril 1940

«WALPURGIS Nacht », la nuit des sorcières, la nuit où tout devient possible...

Des contes de bonnes femmes, se dit le maître du 92^e étage de l'Empire State Building, ce lieu où il supervisait toute l'Affaire. Il repensa à sa nourrice, originaire d'Europe de l'Est, qui lui racontait ces fables les soirs d'été, lorsque la pleine lune apparaissait entre les ramures des jacarandas bordant l'allée de la propriété familiale. Depuis sa plantation du Tennessee, les histoires de vampire ou de loup-garou semblaient sans fondements, mais la vieille Macha avait toujours eu le chic pour lui filer les chocottes et le renvoyer dans son lit, le pas hésitant, l'œil aux aguets, craignant de voir un monstre le saisir par le cou pour l'entraîner au plus profond de l'enfer.

M. Lee ressentit soudain une présence indéfinissable, comme si quelqu'un s'adressait à lui depuis l'intérieur de son crâne.

Il se retourna d'un mouvement brusque.

Lorsque son regard croisa celui du coyote, l'animal détala, s'évanouissant dans un tourbillon de sable soulevé par le vent. Aux quatre points cardinaux, il n'y avait que le désert, éclairé par le demi-cercle blafard de l'astre lunaire ; au loin, vers l'ouest, se dressaient les montagnes de la Sierra Nevada.

L'Américain soupira, refoulant la curieuse sensation qui l'étreignait : ces murmures entendus un instant plus tôt n'étaient sans doute que l'effet de son imagination. Les vingt-quatre dernières heures avaient visiblement mis ses nerfs à vif.

L'agent de renseignement regarda sa montre, constata avec stupeur que minuit approchait. Cela faisait plus de deux heures qu'il avait quitté ses hommes sans avoir prononcé un mot d'explication, s'enfonçant seul et à pied dans l'obscurité, marchant droit devant lui, jusqu'à ce que les lumières de la base de l'USAAC, l'US Army Air Corps où stationnait son équipe, se résument à des petits points de couleur scintillant dans les ténèbres. Finissant par s'asseoir au creux d'un repli de terrain, à l'abri du vent, il se réfugia dans la contemplation muette des millions d'étoiles au-dessus de sa tête.

M. Lee s'était éclipsé, lassé d'attendre, et plus encore d'entendre les inepties de ses subalternes se perdant en conjectures depuis qu'ils étaient entrés en contact. L'heure n'était plus aux discussions ni aux interrogations. L'homme du 92^e étage de l'Empire State Building voulait se retrouver seul pour se préparer au mieux à agir : rassembler ses forces, aiguïser sa volonté, tout faire pour que sa mission réussisse. Des souvenirs d'enfance remontaient à la surface : la vallée de Yosemite, un campement au clair de lune en compagnie de père et mère, des lumières bizarres dans le ciel. Il évacua tout cela de son esprit pour se concentrer sur l'essentiel, rester pragmatique et, surtout, éviter de se laisser submerger par le caractère paranormal de l'Affaire.

Au loin, vers le nord, un éclair zébra l'éther, dévoilant une épaisse formation nuageuse qui barrait l'horizon ; le vent redoubla d'intensité. M. Lee se souvint de la forme si particulière des cumulonimbus observés quelques mois plus tôt, à Willsworthy Range, en Angleterre. Le moment tant attendu arrivait.

« Walpurgis Nacht », la nuit des sorcières.

À quoi ressemblerait le reste de sa vie ? C'est la première question qui lui vint à l'esprit. Il se répéta que ce n'était ni le lieu ni l'heure pour la philosophie de bas étage... mais il ne pouvait s'empêcher de s'interroger. À compter de ce soir, le monde ne serait plus jamais le même, et c'est lui qui allait écrire la suite de l'histoire : le futur reposerait tout entier sur ses épaules. Serait-il à la hauteur ?

Sans cesse parcourus d'arcs électriques, les nuages progressèrent, envahissant toute la région en une poignée de secondes ; seul le secteur du grand lac salé occupé par la base aérienne restait dégagé.

L'énorme dépression s'immobilisa, suspendue dans l'air comme par enchantement. Le vent se calma et un silence écrasant retomba sur la plaine.

Macha aurait eu bien des choses à dire sur un tel phénomène, à grand renfort de signes de croix et d'imprécations mystiques.

Des souvenirs de l'Ancien Testament lui traversèrent l'esprit : les illustrations du sacrifice d'Isaac, quand l'ange intervient pour arrêter le bras meurtrier de son père Abraham. Rien de ce qu'il connaissait ne l'avait toutefois préparé à la vision qui surgit alors des nuées.

Fendant la tourmente tel un brise-glace gigantesque, un vaisseau aérien constellé de centaines de lumières clignotantes apparut dans le ciel. Le disque métallique, coque en partie noircie par l'échauffement provoqué par son entrée dans l'atmosphère terrestre, se déplaçait à grande vitesse quoique dans le plus grand silence. Sans que l'éther soit agité du moindre souffle, il vint se stabiliser à la verticale des bâtiments de l'US Army Air Corps.

« Walpurgis Nacht », la nuit où tout devient possible.

Mais même sa nurse n'aurait pu inventer une pareille chose dans ses contes.

L'aéronef masqua la lune et la plaine alentour se retrouva plongée dans le noir total. M. Lee voulut savoir l'heure et, reportant son attention sur sa montre, constata que les aiguilles phosphorescentes du cadran tournaient à une vitesse folle. Incrédule,

l'Américain jeta des regards perdus dans toutes les directions : il aurait pu croire que l'engin volant recouvrait toute la vallée, à la manière d'un couvercle se refermant sur une marmite au fond de laquelle il se serait trouvé ; les flancs argentés de la chose semblaient toucher les cimes des montagnes pourtant distantes de plusieurs kilomètres. Les dimensions de cet objet n'entretenaient aucune comparaison avec ce que le génie humain pouvait fabriquer ; même l'appareil qu'il avait vu survoler le Devonshire, en octobre 1939, n'approchait pas pareille énormité.

Une lumière vive issue du centre du disque vint éclairer l'aérodrome.

L'échange va commencer !

M. Lee devait retourner là-bas pour prendre le commandement.

Fonçant à toutes jambes, trébuchant à chaque pas, il franchit les quelques hectomètres qui le séparaient de la base aérienne, atteignant la piste hors d'haleine et trempé de sueur. Après une journée passée sous le chaud soleil du Nevada, la vaste étendue plate entourant la zone militaire, un lac autrefois salé désormais pétrifié, continuait d'irradier une chaleur suffocante.

M. Lee s'arrêta, reprenant son souffle avec difficulté ; les mains appuyées sur le haut des cuisses, il considéra tour à tour l'aéronef puis ses agents, cloués de stupeur sous la lumière crue et aveuglante. Les chars d'assaut stationnés le long du ruban d'asphalte pointaient leurs canons vers le ciel, ridicules jouets d'enfant en comparaison du titan immobile au-dessus d'eux.

Apercevant Jim Sullivan, son adjoint, entouré d'une dizaine d'hommes en armes devant la tour de contrôle, le nez en l'air, M. Lee rejoignit le groupe et brisa le silence régnant sur le tarmac :

« Ils ont envoyé un message ? »

– Non, rien... »

Sullivan avait une voix d'outre-tombe. Livide, ce Texan massif de près de deux mètres échouait à détacher son attention de l'immense vaisseau aérien.

« Regardez ! »

Un soldat hurlait, braquant son arme en direction de l'endroit où le cône de lumière blanche frappait le sol. Des formes grises et imprécises apparaissaient, plus nombreuses chaque seconde ; des silhouettes bipèdes, humanoïdes, se dirigeant vers M. Lee et son groupe d'un pas lent et lourd.

« Ne tirez pas ! »

M. Lee resserra le nœud de sa cravate et boutonna la veste de son complet noir, puis il lissa ses cheveux blonds plaqués sur le côté et s'avança en secouant la poussière accumulée sur ses épaules. L'Affaire entrait dans sa phase décisive.

Les inconnus n'étaient plus qu'à quelques pas. Mesurant moins d'un mètre cinquante, ils portaient des combinaisons argentées semblables à celles utilisées pour les vols à haute altitude. Un casque oblong en métal brillant leur couvrait la tête en intégralité.

Les nains de Blanche-Neige s'apprêtant à courir les cinq cents miles d'Indianapolis ! Sa déception fut à la hauteur de l'idée qu'il se faisait de l'événement,

qu'il considérait ni plus ni moins comme le plus important depuis l'Aube de l'humanité. Or, ces types n'avaient rien à envier aux créatures grotesques s'étalant en première page des magazines de science-fiction. Certains illustrateurs de cette littérature de seconde zone s'arrangeaient même parfois pour en dessiner de plus convaincants... Pour sa part, il imaginait autre chose. Quelque chose ressemblant aux francs-tireurs de William Quantrill : des hommes, des vrais, ceux-là. Et c'était ça qui allait gouverner le monde ?

Fidèle toutefois au rôle dont il se sentait investi, en dépit de son désappointement, M. Lee ouvrit les bras, tel un prêtre s'adressant à ses ouailles un jour de Pâques ; ce signal fit sortir de leur immobilisme deux soldats placés devant un des hangars de la base. Ils repoussèrent les lourdes portes coulissantes du bâtiment, révélant une douzaine de camions blancs frappés du sigle de la croix rouge ; phares et gyrophares s'allumèrent tandis que les moteurs démarraient à l'unisson.

Par des gestes amples, l'homme du 92^e étage invita les inconnus à se diriger vers les véhicules ; il en dénombra une bonne soixantaine tandis qu'ils défilaient devant lui sans même le regarder.

Une fois le cortège passé, Jim Sullivan rejoignit son chef.

« Je n'imaginai pas ça comme ça », dit-il dans un murmure, en continuant de lancer des regards inquiets vers l'aéronef qui les surplombait sans émettre aucun bruit.

« Christophe Colomb a planté une croix sur la plage où il a débarqué au Nouveau Monde... » À ces mots, M. Lee s'alluma une cigarette, puis il consulta de nouveau sa montre, hochant la tête en voyant que les aiguilles dansaient toujours la gigue à l'intérieur du boîtier. Il poursuivit sur un ton neutre : « ... mais ces gens ne sont pas comme nous, ils n'ont que faire des symboles. »

Sullivan ne put s'empêcher d'admirer le sang-froid de son patron.

Entre-temps, les inconnus étaient entrés dans le grand hangar en tôles ondulées frappé du sigle de l'USAAC. On refermait les portes derrière eux.

« Faites venir les nôtres, maintenant », ordonna M. Lee.

Un geste de Sullivan suffit à faire surgir une longue file de voitures cachées jusqu'alors derrière un remblai. Elles se dirigèrent vers le tarmac à vive allure et vinrent s'aligner face à lui et à son chef. Deux douzaines de pilotes en tenues de vol sortirent des véhicules ; les militaires se mirent en rang, au garde-à-vous. Chaque officier emportait avec lui un sac de toile kaki et une mallette en cuir. Une quarantaine de civils suivait dans leur sillage : hommes, femmes, tous jeunes et l'air hébété ; nombre d'entre eux étaient des Indiens Navajos.

M. Lee n'avait rien d'un orateur, aussi se contenta-t-il d'un salut réglementaire. Puis la troupe s'avança vers la lumière, disparaissant de la même façon que les inconnus étaient apparus quelques minutes auparavant.

Dans le plus grand silence, l'immense vaisseau commença alors à prendre de l'altitude. Accélérant son ascension de seconde en seconde, il finit par devenir une étoile parmi les autres dans le ciel nocturne.

Les nuages s'étaient dissipés ; la lune dardait de nouveau sa lueur spectrale sur le désert et cette poignée d'hommes, les uniques témoins de la rencontre.

M. Lee et Sullivan restaient immobiles, leurs yeux tournés vers la voûte céleste.

Ce fut le Texan qui rompit le silence écrasant :

« Mais qu'avons-nous fait là ?... »

– Ce que les empereurs romains pratiquaient jadis avec leurs vassaux : un échange de prisonniers, en signe de bonne volonté et en gage pour l'avenir.

– Etant donné la taille de cette chose dans le ciel, la nature des barbares dans cette affaire ne fait aucun doute...

– C'est bien, Sullivan. Vous commencez à comprendre. »

2.

¿Que dia es?

Département du Péten, Guatemala,
24 décembre 1939

DANS LA CHALEUR écrasante de l'après-midi, l'Oldsmobile du commissaire Almeida fonçait à pleine vitesse sur la piste conduisant à la frontière mexicaine. Ce bon père de famille guatémaltèque aurait préféré être chez lui pour préparer le réveillon de Noël, mais le chef d'un poste de douane perdu au beau milieu de la jungle, sur les rives du Rio Usumacinta, le réclamait de toute urgence.

Qu'est-ce qui pouvait bien leur prendre, là-bas ? Il n'était pas dans les habitudes des agents de ce secteur de demander la présence d'un officier à même de mettre le nez dans leurs petites combines consistant à soutirer pesos et quetzals aux piroguiers accostant au Guatemala.

Almeida savait peu de choses sur l'affaire en cours : un Européen retrouvé errant dans la forêt se trouvait détenu dans une geôle de la brigade fluviale. Avec tout ce que le Chiapas voisin comptait de révolutionnaires, les douaniers ne voulaient pas s'encombrer d'un tel prisonnier, un type dont les camarades étaient bien fichus de traverser le fleuve frontière pour le récupérer. L'individu devait donc être ramené à Sayaxché, le chef-lieu de la région — et, si l'enquête confirmait qu'il s'agissait d'un guérillero, transféré dans les plus brefs délais à Ciudad.

Le commissaire stoppa son véhicule en donnant un brusque coup de frein, soulevant un nuage de fines particules de terre ocre qui recouvrit le comité d'accueil. Les douaniers baissèrent la tête ; tenues disparates, armement à l'avenant, leurs revolvers pointaient dans la ceinture de leur pantalon.

Epoussetant sa chemise, l'un d'entre eux ouvrit la porte de l'Oldsmobile et salua.

« Mes respects, señor Comisario, désolé de vous avoir fait déplacer aujourd'hui.

– Ça ira, lieutenant. Dites-moi plutôt ce qui se passe ?

– Nous l'avons mis au frais à l'intérieur. »

Il entraîna Almeida vers la brigade, rien qu'une simple cahute en torchis recouverte d'un toit de paille. La poussière n'était pas retombée sur la piste lorsqu'ils y pénétrèrent.

« Les gens du coin s'inquiètent. Avec une tête pareille, c'est sûrement un mercenaire. » Le lieutenant traversa la pièce et vint poser la main sur la poignée de la porte de la cellule avant de murmurer : « Nous sommes tombés sur lui par hasard, ce matin, pendant notre patrouille ; l'individu sortait de la jungle, seul, à pied. Lorsque nous lui avons demandé d'approcher, il a obtempéré sans broncher, même quand nous l'avons menotté après avoir découvert qu'il dissimulait un Colt 45 sous sa chemise. Je crois bien qu'il n'a pas prononcé un mot depuis. Ses potes vont mettre le paquet s'ils apprennent sa présence ici. »

Almeida entra dans la geôle à la suite du douanier. Un gaillard blond aux yeux bleus était allongé sur une paillasse installée à même le sol. Les cheveux rasés sur les côtés, une longue mèche rejetée en arrière, l'individu de haute taille se reposait, mains derrière la tête, dévisageant les nouveaux venus d'un air absent.

« Soy el comisario Almeida, de la brigada de policia de Sayaxché. ¿Usted habla español? »

– ¿Qué día es? » demanda le prisonnier sans quitter sa position décontractée.

L'aplomb de cet inconnu était déconcertant. Almeida répondit :

« Estamos domingo, el 24 de diciembre, en la vísperas de Navidad.

– ¿Navidad, 1939?

– Oui, 1939, évidemment ! » Almeida était surpris par cette étrange question.

Le détenu poussa un soupir de soulagement.

« Excusez-moi de vous demander cela, mais j'ai toujours l'impression d'être dans cette forêt du Devonshire... S'il ne faisait pas aussi chaud... Est-ce que quelqu'un d'autre que vous sait que je suis là ? »

Le commissaire haussa les sourcils. Qu'est-ce que c'était que cette histoire d'Angleterre ?

« C'est moi qui pose les questions ! Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Et que venez-vous faire ici ? »

– Je répondrai à vos questions, commissaire Almeida, mais uniquement à vous, et pas avant d'avoir rejoint la ville la plus proche. »

D'ordinaire, ce type aurait récolté un coup de crosse en plein visage pour une telle insolence, mais Almeida était attendu par sa femme et ses enfants. Lui et l'inconnu voulaient la même chose : rejoindre la ville le plus vite possible. Pourquoi ne pas accéder à la demande de cet étranger qui s'exprimait avec un fort accent allemand ? En outre, s'il était bien un soldat de fortune opérant au Chiapas, mieux valait ne pas s'éterniser dans ce coin paumé du Rio Usumacinta.

Cinq minutes plus tard, l'Oldsmobile redémarrait, l'individu menotté sur la banquette arrière.

Sayaxché, Guatemala,
24 décembre 1939

Le prisonnier n'avait pas prononcé un mot de tout le voyage, les tentatives d'Almeida pour briser son silence restant lettre morte. L'Oldsmobile vint s'immobiliser à quelques mètres des eaux calmes du Rio de la Pasión ; le commissaire allait devoir attendre le retour du bac pour traverser le fleuve et rejoindre Sayaxché, une petite localité faite de maisons aux façades défraîchies avec des toits en tôles construites sur la rive d'en face.

« Vous voulez un cigare, señor ?

– Avec plaisir. »

Almeida sortit deux havanes de sa poche, en planta un dans la bouche de l'inconnu.

« Vous n'êtes pas très bavard », déclara-t-il en frottant une allumette sur le tableau de bord.

Le policier tendit la flamme ; son passager se pencha en avant et tira quelques bouffées.

« Allemand, n'est-ce pas ? Peut-être avec un léger accent autrichien ? » L'homme leva des yeux interrogateurs vers son geôlier, qui poursuivit : « J'ai des amis d'origine bavaroise : vos compatriotes bourlinguent partout en Amérique, de la Terre de Feu à Tijuana. »

Almeida alluma le second cigare et se remit au volant, observant le manège des bateliers qui accostaient sur le ponton.

« Mais vous, vous n'êtes pas venu ici pour rendre visite à de lointains ancêtres ?

– En fait, si, commissaire. D'un certain point de vue... »

L'officier de police se retourna, soudain beaucoup plus incisif :

« Ecoutez-moi : nous n'allons pas jouer à ça pendant des heures ! C'est le réveillon de Noël. Si j'en crois les douaniers, là-bas, sur le fleuve, vous êtes un guérillero du Chiapas égaré dans la forêt. En suivant leur raisonnement, j'aurais pu vous abattre d'une balle dans la tête et abandonner votre cadavre quelque part sur la route en venant ici. Personne ne m'aurait posé de questions !

– J'ai cru un moment que vous le feriez... » grinça le prisonnier, le cigare vissé dans un coin de sa bouche.

« Et ?

– Mais vous ne croyez pas à cette histoire de guérillero.

– Expliquez-moi pourquoi.

– Parce qu'un guérillero ne se serait pas fait prendre aussi facilement, et parce qu'il faut traverser le Rio Usumacinta pour entrer au Guatemala. Ce fleuve est dépourvu de ponts sur trois cents kilomètres : un "combattant de la liberté" ne commettrait pas une erreur de navigation pareille...

– Très juste ! Mais si vous n'êtes pas un rebelle, qui êtes-vous ? Un assassin ? Un bandit en fuite ?

– Ces gens-là tirent les premiers dans votre pays. Je suis un simple voyageur égaré. »

Almeida ricana.

« Un gringo, perdu seul dans la jungle, à des kilomètres de toute civilisation, avec un Colt 45 glissé dans son pantalon ?

– Je ne suis pas perdu : nous sommes à Sayaxché.

– Ce bourg est le trou du cul du Petén...

– Les serviteurs de l'Etat sont souvent mal récompensés en matière d'affectation.

– Vous avez l'air de vous y connaître...

– À moins que ce ne soit une mutation disciplinaire ?

– Et vous savez mener un interrogatoire. Peut-être sommes-nous confrères, señor ?

– Je m'appelle Saxhäuser. Je suis allemand, d'origine austro-hongroise. Et, oui, commissaire, nous sommes confrères.

– Que foutez-vous au Guatemala, señor Saxhäuser ?

– Je ne suis que de passage, j'aimerais quitter le pays. »

Almeida prit une grande bouffée de tabac. Il consulta sa montre : déjà dix-huit heures.

« Qu'est-ce que je vais faire de vous, dans ce cas ?

– Je ne vous demande pas de m'inviter pour le réveillon. Laissez-moi juste poursuivre ma route.

– Seul, à pied, sans argent ?

– Et sans armes.

– Ce n'est pas conforme au règlement.

– Vous n'aurez qu'à dire que j'ai tenté de fuir et que vous m'avez laissé dans un fossé avec une balle dans la tête.

– Effectivement. Et qu'est-ce que j'y gagne ?

– Rien. Vous venez de le dire : je n'ai pas d'argent. Mais vous n'êtes pas, ou vous n'êtes plus, un homme d'argent, commissaire Almeida.

– J'ai trop risqué ma vie et celle de ma famille à Ciudad. Ici, je connais toutes les petites frappes par leur prénom... Et je ne leur tourne jamais le dos. »

Le bac fut amarré au ponton, on invita Almeida à faire avancer son Oldsmobile.

« Ce soir, annonça le commissaire en démarrant, vous êtes mon invité, señor Saxhäuser. Dans quelques jours, je vous conduirai à Flores, où on trouve des bus pour Chetumal, au Mexique, ou bien d'autres pour le Honduras britannique... Mais quelque chose me dit que vous éviterez ce pays, je me trompe ?

– Vous ne vous trompez pas, señor Almeida.

– Je m'appelle Luis, sois le bienvenu au Guatemala !

– Friedrich. Je te remercie, Luis.

– Laisse-moi t'enlever tes menottes, Friedrich. »

Flores, Guatemala,
27 décembre 1939

Assis par terre, Luis Almeida et Friedrich Saxhäuser devisaient tranquillement à l'entrée de l'ouvrage d'art reliant l'île de Flores aux rives du lac Petén Itzá.

« Le bus pour Chetumal ne devrait plus tarder : tu seras au Mexique demain.

– Je sais, répondit Saxhäuser. Je l'entends arriver.

– Ah oui ? » Almeida ne percevait que les cris d'un groupe d'enfants qui s'amusaient à sauter dans l'eau du haut du pont. Il haussa les épaules et reprit : « Avec les documents que je t'ai faits, tu devrais passer la frontière sans problème.

– Je ne sais comment te remercier.

– Tu me rembourseras plus tard, quand tu seras rentré en Europe.

– Je ne connaîtrai donc jamais la vérité ? »

L'Allemand adopta un air de connivence, son interlocuteur jouant la surprise.

« Je ne vois pas de quoi tu veux parler... dit Almeida.

– Ton hospitalité va bien au-delà de la charité chrétienne : tu m'as hébergé, nourri, vêtu, procuré de faux papiers ; et je me trimbale avec un mois de ton salaire dans les poches.

– Je conserve ton Colt 45 en gage...

– Ne me prends pas pour un idiot, je t'en prie ! »

Le bus apparut de l'autre côté du pont ; alors seulement Almeida entendit les ronflements de son moteur.

« C'est l'heure ! dit-il.

– Tu ne t'en tireras pas comme ça, Luis. »

Le commissaire de police dévisagea Saxhäuser.

« Je sais d'où tu viens, Friedrich. Toi non plus, tu ne devrais pas me prendre pour un idiot : je sais ce qui est caché dans la jungle, pas très loin de l'endroit où tu as été arrêté. Ce ne sont pas que des ruines mayas. Et il n'y a pas deux minutes, tu entendais déjà ce bus qui approchait : je reconnais bien là un de leurs tours...

– Qui es-tu vraiment ?

– Rien qu'un homme, comme toi.

– Et ?

– Qu'est-ce que tu crois ? Qu'ils seraient parvenus à vivre comme ça, depuis la nuit des temps, juste à côté de nous, sans que personne découvre leur existence ? Ils ont toujours eu besoin de gens comme moi pour tenir éloignés les curieux et les importuns.

– Félicitations. Tu as fait du bon travail.

– Je préfère le mien au tien : je ne sais pas quel jeu tu joues avec eux, mais il te fait hurler dans ton sommeil ! Je n'aimerais pas être à ta place.

– Depuis une vingtaine d’années, mes décisions m’entraînent vers une fin inéluctable. Mais nous mourrons tous un jour... En ce qui me concerne, j’espère que ce sera en combattant, et que mes actes permettront de sauver des gens comme toi.

– Je te souhaite bonne chance pour tes combats à venir.

– Merci, Luis. Salue encore Inès et les enfants, et dis-leur que je reviendrai.

– Les gens comme toi ne reviennent pas.

– Qui sait ? Depuis un certain jour sur une place de Munich, ce ne serait pas la première fois que je changerais d’avis et que mon existence prendrait une route inattendue... »

3. New Year's Eve

5^e Avenue, New York,
31 décembre 1939

LES TROIS CENTS mètres carrés de locaux du 92^e étage de l'Empire State Building étaient déserts. À quelques heures du réveillon, M. Lee venait d'autoriser ses employés de service ce dimanche à quitter le travail plus tôt : une largesse exceptionnelle pour « le patron » dont les subalternes ignoraient tout, jusqu'au nom. Ses agents, issus du FBI, des services secrets de la Navy, de l'Army ou bien encore du département d'état, n'avaient pas lambiné. Les plus téméraires s'étaient toutefois permis d'inviter leur chef à fêter la nouvelle année avec eux, une offre que ce dernier avait refusé poliment.

Une fois seul, M. Lee referma derrière lui la porte de son bureau privatif isolé du reste des locaux par une cloison vitrée, la lampe posée sur sa table de travail pour unique lumière. Il se servit un scotch, alluma une cigarette et s'assit devant sa machine à écrire.

Depuis la fin du collège, il n'avait jamais eu besoin de faire un plan avant de rédiger quelque document que ce soit ; ce soir, il ne dérogerait pas à la règle, connaissant par cœur tout ce qu'il devait coucher sur le papier. L'Affaire était devenue sa raison d'exister. Peut-être allait-elle l'accaparer jusqu'à sa mort, ronger jusqu'à la moelle les forces physiques et intellectuelles de ce boulimique du travail. Mais croyait-il seulement encore en ce monde ? En l'Amérique ? Il n'aimait ni les barbecues ni les parties de football, n'éprouvait que mépris pour l'espèce humaine. Alors ? Rester en vie pouvait constituer une motivation, quoique ténue, tant son existence lui paraissait futile. Pourtant, c'était bien de survie dont il s'agissait. Il en était persuadé depuis qu'il avait vu ce gigantesque aéronef planer au-dessus de la lande du Devonshire : M. Lee n'imaginait pas un instant qu'une civilisation capable de construire de semblables engins puisse être animée d'intentions louables envers une race inférieure. Or, s'il ne s'agissait pas de sa survie personnelle, quel but secret poursuivait-il ? Peut-être, en dernière analyse, était-ce le plaisir d'avoir à produire ce travail acharné ; et aussi celui d'accomplir son devoir en menant à bien sa mission,

cette mission dont l'enjeu dépassait tout ce que l'humanité avait affronté depuis cinq mille ans : sauver l'espèce d'une destruction annoncée.

Être enfin Dieu !

Voilà un rôle qui donnait à M. Lee des raisons d'espérer et de continuer à respirer parmi ses semblables, ces porcs stupides tout juste bons à se faire tuer en vain dans les abattoirs des guerres modernes.

Il commença à rédiger son rapport :

New York, 31 décembre 1939

Compte rendu des opérations menées par l'Indiana Food Company, d'août à décembre 1939

Messieurs,

À votre demande, j'ai l'honneur de rendre compte des activités de l'Indiana Food Company (IFC), pour laquelle j'assume les fonctions de Chief Executive Officer depuis sa création.

L'IFC a été fondée le 30 août 1939, sur instruction directe de membres éminents du President's Committee on Administrative Management. Notre conseil d'administration se compose de hauts fonctionnaires fédéraux issus de l'Executive Office of the President of the United States, du White House Office, du Bureau of the Budget, ainsi que de cadres de grandes entreprises vitales pour notre sécurité nationale ; ils sont conseillés par des officiers de nos principaux états-majors, des scientifiques et des experts de l'industrie d'armement. Nos membres s'appellent entre eux, plus simplement, « le Comité ».

M. Lee lut le paragraphe et sourit. Puisque ces messieurs voulaient qu'il couche toute l'histoire sur papier, avec son nom et sa signature en bas du document, par-dessus le marché, autant leur signifier d'entrée de jeu qu'ils se trouvaient dans le même bain que lui.

Il se remit à taper :

La fondation de l'IFC a été motivée par deux messages en date du 25 juillet 1939, et classifiés depuis comme d'un intérêt prioritaire pour la sécurité nationale des États-Unis d'Amérique. Ces télégrammes ont été captés par l'Office of Naval Intelligence, qui m'a confié leur analyse.

Le premier câble a été émis depuis Bagdad par un officier de renseignement appartenant au MI6, le lieutenant William Rourke. Il enjoignait l'Amirauté britannique de chercher et trouver une goélette civile allemande du nom de Siegfried.

Le second, intercepté le même jour, provenait du Reichsführer Heinrich Himmler et était destiné à l'attention d'Adolf Hitler. Il faisait état du retour en Allemagne d'une messagère venue de Bagdad. Celle-ci disposait d'informations

capitales pour la défense du Reich émanant d'un agent du SD-Ausland, le SS-Sturmbannführer Friedrich Saxhäuser. Selon une source digne de confiance, la porteuse des documents, un rapport, se nommait Andrea von der Goltz, fille cadette d'un ami personnel du Führer. Cette jeune femme serait la maîtresse de l'espion nazi Friedrich Saxhäuser.

Après enquête, il s'est avéré que le Siegfried appartenait à Joachim Schmundt, un archéologue de l'Ahnenerbe voyageant vers l'Allemagne après avoir effectué des fouilles de plusieurs mois en Irak. Le 25 juillet, Schmundt se trouvait à bord dudit bateau entre Beyrouth et Naples, en compagnie de Friedrich Saxhäuser.

Ces informations ont motivé mon détachement de l'ONI auprès du Comité et la création de l'Indiana Food Company, dont le siège social est établi, depuis le 30 août, au 92^e étage de l'Empire State Building, 5^e Avenue, New York.

L'IFC devait chercher à savoir pourquoi les services secrets anglais et allemands s'intéressaient tant à ce qui n'était, en apparence, qu'une simple mission archéologique. Dès le départ, le rôle joué par Saxhäuser semblait déterminant en la matière.

Le 6 septembre, un nouveau câble, émis par le lieutenant Rourke au large de Madère, annonçait la capture du Siegfried et le décès par noyade de Saxhäuser.

Cet événement nous a amenés à nous procurer, notamment, le relevé des écoutes microphoniques effectuées par le SIS au Palace Hotel de Bagdad durant l'été 1939. Ce document a révélé la présence de Saxhäuser et de sa maîtresse, Andrea von der Goltz, dans l'hôtel susmentionné. Les enregistrements ont laissé apparaître que l'officier du SD aurait fait une découverte en Irak, découverte susceptible, je cite : « de modifier le rapport de force en faveur de l'Allemagne » dans l'éventualité d'un nouveau conflit. L'agent du SD n'a pas fourni de précisions quant à la nature et la localisation géographique de ce qu'il avait trouvé.

Dès le 10 septembre, nous avons envoyé un de nos hommes en Angleterre, Jim Sullivan, du département d'État. Notre émissaire a pris contact avec un des membres anglais du Comité (nom de code : Lord H) ; l'intéressé appartient au War Cabinet.

Dès cet instant, tout a été fait pour empêcher les autorités britanniques de prendre en charge les passagers du Siegfried et d'étudier sa cargaison. Les prisonniers ont été mis au secret au manoir de Bone Hill, situé à Widecombe, dans le Devonshire ; des équipes de scientifiques, sélectionnées par nos soins, sont allées évaluer sur site les artefacts transportés à bord du yacht de Joachim Schmundt.

L'examen et l'analyse des pièces métalliques, de même que l'autopsie de la dépouille non identifiée ramenée d'Irak, ne nous ont pas permis d'établir d'hypothèses probantes quant à la nature de la découverte faite par Saxhäuser.

Toutefois, celle-ci semble bel et bien revêtir un caractère déterminant pour l'effort de guerre nazi, puisque dans la nuit du 14 au 15 octobre, un commando allemand s'est introduit dans Bone Hill Manor.

La cargaison du Siegfried a cependant échappé à la capture grâce à notre intervention, cargaison aujourd'hui en lieu sûr.

Devait-il mentionner le lieu actuel où la camelote était entreposée ?

M. Lee avait géré la crise de minute en minute durant ces journées d'extrême tension, prenant la responsabilité d'éliminer le major Joyce, le seul officier britannique susceptible de permettre au SIS de faire le lien entre l'assaut sur Bone Hill et le déménagement des artefacts de l'Ahnenerbe.

Le patron, c'était lui et personne d'autre. En cas de malheur, ses chefs ne manqueraient pas de le crucifier. Aussi, d'ici là, mènerait-il sa barque comme bon lui semblait, continuant de protéger des curieux l'emplacement où se trouvait dissimulée la précieuse cargaison.

L'homme du 92^e étage de l'Empire State Building convint d'oublier ce détail.

Le 15 octobre, pendant les battues organisées dans le Devonshire pour retrouver le commando nazi, nous avons été personnellement témoin de l'apparition d'un engin volant de grande dimension au-dessus de l'Angleterre. Il est possible que cet aéronef ait permis l'évacuation des agents allemands infiltrés, ceux-ci étant restés introuvables depuis cette date.

L'observation de l'appareil en question laisse supposer que les allégations de Saxhäuser faites à sa maîtresse au Palace Hotel de Bagdad faisaient référence à ce type d'avion révolutionnaire. Son existence corrobore les déclarations de Hitler à Dantzig, le 19 septembre dernier : dans son discours, le chancelier allemand menaçait de frapper ses ennemis avec des armes nouvelles (s'il ne s'en est pas encore servi, cela peut s'expliquer par le fait que le Reich cherche toujours une solution diplomatique à la crise polonaise ou que ces équipements ne sont pas opérationnels).

En conséquence, il est vital pour la sécurité nationale des États-Unis d'Amérique de continuer à soustraire aux nazis la cargaison du Siegfried. Cette dernière peut receler un élément indispensable aux Allemands pour finaliser la mise au point des armes nouvelles évoquées plus haut ; hypothèse qui expliquerait l'attaque audacieuse de Bone Hill Manor. De même, il est essentiel de nous rendre en Irak dans les plus brefs délais afin d'enquêter et trouver l'origine de cet avion révolutionnaire.

Depuis le mois de décembre dernier, et avec votre autorisation, une équipe de scientifiques est en cours de recrutement aux USA. Elle sera opérationnelle dans les semaines à venir. Il vous appartiendra alors de décider de projeter notre groupe en Irak, en tenant compte du fait que nous agissons sur un territoire placé sous protectorat britannique.

Votre dévoué,

M. Lee s'interrompit avant d'apposer son nom au bas du document.

Il s'attarda sur sa version concernant l'engin volant, ne croyant pas une seule minute que cet appareil fut allemand ou qu'il ait permis l'exfiltration des espions

ennemis. Mais à voir la tête d'un de ses commanditaires quand il lui avait raconté sa « rencontre », mieux valait ne pas écrire ce qu'il pensait vraiment. Ces messieurs n'étaient pas prêts à lire une histoire digne d'un comics bon marché. Et en son for intérieur, M. Lee n'osait employer certains mots, refusant d'admettre que l'aéronef venait d'ailleurs et que cet ailleurs dépassait non seulement les frontières de ce monde, mais aussi celles de son imagination.

Considérant les quelques feuillets noircis, il hocha la tête avant de s'emparer de la dernière page de son rapport et la placer sur le haut de la pile. S'étant allumé une cigarette, son briquet toujours ouvert, M. Lee saisit alors les documents posés sur la table, prenant bien soin, lorsqu'il y mit le feu, de les maintenir au-dessus d'une corbeille à papier.

Le Secrétaire, cet homme aux cheveux blancs soigneusement coiffés sur le côté, fit son entrée par la porte principale du plateau ouvert ; avisant M. Lee, son rapport enflammé entre les doigts, il lui adressa un signe amical.

Le Chief Executive Officer l'invita à s'approcher.

Portant smoking et nœud papillon, l'individu traversa la pièce et pénétra dans le bureau vitré.

« Mais que faites-vous là ? »

– Un essai avorté pour rédiger mes mémoires, monsieur le Secrétaire... Je crois que j'attendrai la retraite. »

Les feuilles achevaient de se consumer. Le nouveau venu haussa les épaules : il détestait les sarcasmes de M. Lee, de même que son habitude de ne jamais répondre à ses questions.

« Je viens de Carnegie Hall ; le spectacle était vraiment remarquable. Dommage que je n'ai pu rester jusqu'à la fin : je devais parler aux membres de notre "Comité" absents lors de notre précédente réunion, et leur décrire ce que vous avez vu dans le ciel d'Angleterre. »

L'homme aux cheveux blancs soigneusement coiffés sur le côté parlait d'une voix douce, apaisante ; M. Lee devait parfois tendre l'oreille pour le comprendre.

« Que disent-ils ? »

– Ils jugent fantaisistes vos déclarations au sujet de cet appareil.

– Fantaisistes ?

– Précisément. » Le Secrétaire s'était planté face à une fenêtre donnant sur la 34^e rue, feignant de s'intéresser à la foule compacte sur les trottoirs.

« Aucun problème. Il me reste encore quelques feuilles de papier vierges : je peux rédiger ma lettre de démission sur le champ. »

Le personnage distingué sursauta et fit volte-face.

« Allons, allons, mon ami, ne nous emportons pas... »

– Mon ami ? Vous avez des amis "fantaisistes" ? Il n'y en a aucun à Carnegie Hall, c'est certain !

– Comprenez-nous... Ce que vous affirmez est difficile à croire. Un aéronef, plus grand qu'un Zeppelin, surgissant de nulle part et disparaissant comme par enchantement...

– Peu importe que vous jugiez ça fantaisiste. Ce phénomène menace notre sécurité nationale, et vous finirez par accepter l'inacceptable !

– Cet engin, il est allemand ?

– C'est ce que j'aimerais pouvoir vous répondre. Mais ce serait mentir.

– Et alors, si tel n'est pas le cas, d'où vient-il ? »

Le patron de l'IFC s'étira, passa ses mains dans ses cheveux blonds, saisit enfin sa nuque entre ses doigts croisés. Prenant une profonde inspiration, il répondit :

« Il vient d'une autre planète.

– C'est grotesque !

– Entendu. Ma lettre de démission sera sur votre bureau demain matin.

– Je vous en prie, soyons sérieux !

– Je ne l'ai jamais autant été. » M. Lee conservait la même position décontractée. « Vous connaissez mes antécédents professionnels : je ne suis pas du genre à imaginer une telle histoire. Alors, laissez-moi vous poser une question : cet engin ne pourrait-il pas chercher la même chose que nous ? Et poursuivre le même but que ces espions allemands débarqués en Angleterre ? Risquant le tout pour le tout afin de s'emparer de la cargaison du Siegfried, et des secrets de Joachim Schmudt ?

– En effet. Cela expliquerait sa présence au-dessus de Willsworthy Range. Mais en aucun cas sa véritable nature.

– Sur ce point, je vous recommande d'être patient : vous verrez que nous entendrons reparler très vite de cet aéronef, et que je ne divaguais pas sur son origine.

– Nous sommes en tout cas disposés à vous croire sur un point dès à présent : Saxhäuser a bel et bien trouvé quelque chose de vital pour l'effort de guerre de son pays en Irak. Nous devons nous en emparer afin d'apprécier sa nature, juger de son importance et évaluer la possibilité de nous en servir contre nos adversaires. Voilà la raison d'être de l'IFC. Et pourquoi nous sommes prêts à tout tenter pour contrer Hitler. »

Le patron de l'Indiana Food Company bascula vers l'avant, reposant ses coudes sur le bureau.

« Dois-je comprendre que ma proposition d'aller en Irak au plus tôt a été entendue ?

– Précisément.

– Et vous n'avez pas grand choix pour mener l'équipe sélectionnée par mes soins, n'est-ce pas ?

– Certes... Hem ! J'ai consulté leurs dossiers... Vous n'y allez pas de main morte : les personnes que vous projetez de recruter devraient toutes être en prison ou à l'asile...

– Il m’était difficile d’engager qui que ce soit ayant ses entrées dans la bonne société. D’autre part, ces gens n’auront pas peur de se salir les mains. C’est ce que vous attendiez de moi, non ?

– Indubitablement. Reste à savoir si le Comité peut continuer à vous faire confiance, y compris lorsque vous opérez en dehors du territoire national.

– Vous avez passé au crible mon dossier de l’ONI depuis longtemps. Vous connaissez fort bien la réponse à cette question. Mais j’ai pris une décision : il n’y aura plus aucun rapport écrit sur mes agissements.

– Quoi ?

– Tout ce que je sais est là, dit M. Lee en se tapotant le crâne du doigt. Si vous voulez en savoir plus, vous en passerez par moi. Dans le cas contraire, voilà ce que vous obtiendrez. »

Il désigna la corbeille à papier et les cendres fumantes qu’elle contenait.

« Je vous réclame ce compte rendu depuis des semaines. J’apprécierais que vous respectiez mes ordres ! » Le ton n’y était pas : une pure protestation de principe. « Nous risquons tous très gros dans cette Affaire ! » ajouta le Secrétaire d’un air inquiet, perdant un peu de sa contenance et de ses manières policées.

« Non ? Vous croyez ? Au-delà même de tout ce que vous pouvez imaginer ! » rétorqua M. Lee.

L’homme distingué soupira, jetant un œil sur sa montre.

« Il va bientôt être minuit : je devrais déjà être à Times Square. Mon épouse adore ces manifestations de liesse populaire... » Une expression dégoûtée sur le visage, il reporta son attention vers les fenêtres donnant sur la 34^e rue d’où montait un concert de klaxons.

« Je ne voudrais pas vous mettre en retard. Il me reste encore quelques bricoles à régler : moi aussi, j’ai un rendez-vous.

– Il y aurait donc une madame Lee ? » Le Secrétaire dévisagea le patron de l’IFC comme si la réponse à cette question l’eût intéressé.

« Vous seriez déçu de la rencontrer : “madame Lee” n’est guère recommandable, et vous n’êtes pas près de la voir à Carnegie Hall... Mais je parle, le temps passe. Je vous souhaite le bonsoir, monsieur le Secrétaire.

– Bonsoir, et à l’année prochaine ! »

Une fois seul, M. Lee resta immobile, mesurant la décision qui venait de faire de lui un franc-tireur, dans la plus pure tradition de ce qu’avait produit le Tennessee du temps de la Guerre civile. Le prix de sa liberté d’action était son éviction de l’élite à laquelle ses parents avaient rêvé d’appartenir : celle qui déambulait le long des travées de Carnegie Hall, sur les embarcadères des Hamptons ou dans les couloirs de la Maison-Blanche ; l’univers de l’homme aux cheveux blancs soigneusement coiffés sur le côté. M. Lee savait qu’il n’aurait pas le droit à l’erreur face à ces gens-là, qu’un accident ou un arrêt cardiaque pourrait très bien, un jour, mettre un terme à sa carrière. Il était devenu une ombre. Il n’avait jamais existé. Éternel mort en sursis s’acquittant du sale travail. Il n’y aurait plus jamais de barbecue dominical et de

partie de football. Mais à quoi bon ? Ce n'était que dans l'action et face au danger qu'il se sentait vivant.

Times Square, New York,
1^{er} janvier 1940

Un groupe de matelots de l'US Navy remontait la 48^e rue en chantant ; passablement éméchés, les hommes titubaient, interpellant les passants et sifflant les filles qui croisaient leur route. Parvenus à l'angle de Broadway, ils stoppèrent leur progression. L'avenue était noire de monde. Des bandes de fêtards s'engouffraient dans les clubs, tandis que d'autres échangeaient accolades et baisers passionnés sous les réverbères. Les douze coups de minuit venaient juste de retentir.

Les membres d'équipage se concertèrent : dans quel bouge allaient-ils finir la nuit ? La discussion s'anima très vite. Ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord ; certains voulaient solliciter les services des prostituées du coin, les autres comptaient se rincer le gosier encore quelques heures.

Les pourparlers tournèrent à la bousculade, un des matelots s'affalant contre une grosse conduite intérieure noire. Le marin se réceptionna sur le capot en riant ; c'est alors qu'il constata que deux individus en complet-veston occupaient la voiture. Ceux-ci le dévisageaient, le regard sombre et le visage neutre ; des carrures de boxeur, des mâchoires puissantes maintenues serrées tels des bulldogs prêts à mordre.

Qu'est-ce qu'ils ont, ces deux-là ? Ils ne lui faisaient pas peur, et le matelot n'avait rien contre une bonne bagarre ! Il tapa du poing sur le pare-brise en signe de défi.

Le conducteur ne bougea pas, conservant ses mains gantées de cuir sur le volant. Son passager secoua la tête de droite à gauche d'un air désapprobateur ; très lentement, il releva le bras droit et glissa ses doigts sous le revers, finissant par les enfouir sous l'aisselle.

Ce geste eut pour effet de faire se redresser le marin sur ses jambes. Il recula, tourna le dos au véhicule puis reprit le cours des palabres avec ses camarades sans plus oser se retourner.

Dans la voiture, les gorilles impassibles restaient silencieux, continuant d'observer le manège du petit groupe jusqu'au moment où celui-ci se dispersa. Le passager sortit alors la main de sous sa veste, reposant son bras sur l'accoudoir le plus calmement du monde.

Après plusieurs minutes, l'attention des deux hommes fut attirée par un grand gaillard mesurant plus d'un mètre quatre-vingt-dix et portant un imperméable gris sur un costume mal taillé. L'inconnu venait de s'arrêter au coin de Broadway et de la 48^e, non loin du Cotton Club ; avisant leur voiture, il se dirigea vers eux d'un pas rapide.

« Un flic ! grinça le chauffeur.

– Porca miseria ! lui répondit son voisin. Dégage ! Presto ! »

Ils n'eurent pas le temps de quitter le stationnement que l'autre cognait déjà au carreau.

Le passager abaissa sa vitre de mauvaise grâce.

« Oui ?

– C'est Tony Gaspare qui m'envoie. Il m'a donné le modèle et le numéro de la plaque d'immatriculation de votre véhicule. Tu t'appelles Gino, et toi, le chauffeur, Santino. »

Impressionnées, les deux armoires à glace se tassèrent dans leurs fauteuils. Ce mec venait de donner leurs noms et celui de leur chef, Don Gaspare, le Caporegime qui régnait sur le quartier du Bronx où ils usaient leurs semelles depuis l'enfance. Une ruse de flic ?

« Tony m'a dit de vous remettre ceci, au cas où vous ne me croiriez pas... »

Le géant, qui parlait avec un accent texan prononcé, leur tendit une image pieuse représentant la Madonna di Santa Catarina di Catania.

Impossible qu'il sorte cette Sainte de son cul de protestant pouilleux !

Ce policier en civil ne pouvait avoir inventé un truc pareil pour prouver qu'il avait passé un accord avec un Caporegime. Les presse-boutons courbèrent l'échine.

« Qu'est-ce que vous voulez, chef ? demanda Gino.

– Tony vous a dit de retrouver quelqu'un pour moi. Il m'a téléphoné pour m'annoncer que c'était chose faite voilà moins d'une heure.

– La fille est là, répondit le passager en tendant son menton vers l'avenue. Dans cet hôtel pouilleux. Quatrième étage, chambre 1024. Son dernier client vient de partir...

– Merci, Gino. Beau travail.

– De rien, chef. On est des bons citoyens : toujours contents de pouvoir rendre service aux forces de l'ordre !

– Ravi de l'apprendre. »

À ces mots, le grand type donna une tape sur le toit de la voiture qui démarra aussitôt avant de faire demi-tour, repartant par la 48^e en direction de Hell's Kitchen dans un crissement de pneus.

Une fois le véhicule disparu au coin de la 8^e avenue, M. Lee sortit de l'encoignure de porte où il se dissimulait, abordant le Texan sur un ton froid.

« Bonsoir, Sullivan, et tous mes vœux.

– Bonne année, patron !

– Alors ? Où est-elle ? »

Sullivan lui rapporta les informations.

« Bien, je passe par l'arrière, précisa le directeur de l'IFC. On se retrouve devant sa chambre. »

Cinq minutes plus tard, Jim Sullivan frappait à la porte 1024 sans résultat.

« Allez-y », lui ordonna M. Lee.

Le géant enfonça le battant d'un coup d'épaule.

La pièce minuscule était dans un état lamentable, à l'image du reste de l'immeuble ; des lambeaux de papiers peints jaunis pendaient aux murs à moitié décollés, les moquettes rouges étaient maculées de taches et de souillures de toutes sortes. Dans l'air flottait une odeur de sueur aigre écœurante. Une fille, nue, reposait sur un lit bon marché à armature de fer, la tête dissimulée sous un oreiller sale, immobile. On pouvait la voir respirer à intervalles réguliers. Maigre, presque squelettique, elle possédait une carnation qui accusait une blancheur extrême ; deux tétons roses et charnus pointaient sur son buste dépourvu de poitrine.

Les deux hommes vinrent se placer de part et d'autre de la couche ; ils avisèrent une seringue ensanglantée posée sur les draps ainsi qu'une petite cuillère et une bougie restée allumée sur la table de nuit.

Sullivan soupira avant de soulever l'oreiller pour découvrir le visage de la fille. Des pommettes saillantes et un nez fin, des cheveux blonds cendrés longs et bouclés ; elle était plutôt jolie, mais l'héroïne avait commencé à exercer ses ravages, creusant ses joues, grêlant sa peau et noircissant le tour de ses paupières. Elle ne devait pas avoir beaucoup plus de vingt ans.

« For Christ's sake ! Comment peut-on se mettre dans un état pareil ?

– Réveillez là, ordonna M. Lee. On ne va pas y passer la nuit. »

Le cow-boy l'empoigna par les épaules avant de la secouer sans ménagement ; la fille ne bougea pas. La saisissant par les cheveux, il lui administra une gifle sonore qui l'expédia de l'autre côté du lit où elle retomba, inerte, poussant un gémissement presque imperceptible.

Indifférent, M. Lee se mit à fouiller les affaires de la jeune femme posées à même le sol. Il trouva un passeport au nom de Rachel Bergson, née en 1917 à New York.

« C'est bien elle, confirma-t-il. Je vais vous aider à l'habiller, puis nous la mettrons dans ma voiture et l'emmènerons à la propriété. »

East Hampton, Apaquogue Road, Long Island, État de New York,
1^{er} janvier 1940

Une aube grise se levait sur l'océan Atlantique ; des mouettes virevoltaient au-dessus des vagues se brisant en gerbes d'écume sur la grève. En bordure de la plage, isolée au milieu des dunes, une vaste demeure de style géorgien dressait ses cheminées vers le ciel. Elle était entourée par un mur d'enceinte sur trois côtés ; face au littoral, un grillage de plus de deux mètres de haut en défendait l'accès. Le Secrétaire distingué avait tout récemment légué cette propriété à une société de bienfaisance — une œuvre n'ayant pas plus de vocation caritative que l'IFC.

M. Lee fumait une cigarette sous la véranda, absorbé dans la contemplation des flots.

« Elle se réveille. »

Jim Sullivan se tenait sur le seuil.

« Je vais lui parler, seul à seul », déclara l'homme du 92^e étage en jetant son mégot par la fenêtre ouverte.

Quittant son adjoint, M. Lee pénétra dans la maison enténébrée. Aucun meuble n'égayait le salon aux volets clos ; sur les murs, on devinait les traces laissées par les tableaux de l'ancien propriétaire. Il entra dans le hall, gravit l'escalier puis emprunta le long corridor desservant le premier étage. Chaque pièce offrait le même spectacle de vide et d'abandon ; une odeur de moisi liée à la proximité de l'océan empuantissait l'atmosphère. Un lit à baldaquin, un grand bureau et une armoire de style colonial se devinaient au bout du couloir par-delà une porte ouverte.

Allongée sous les draps, la jeune femme retrouvée dans la chambre miteuse de Broadway rêvassait, le regard tourné vers la fenêtre entrebâillée qui donnait sur le large.

« J'espère que le remontant que nous vous avons administré fait effet : nous allons devoir parler, vous et moi », dit-il en pénétrant dans la pièce

Elle poussa un soupir et afficha une moue contrariée.

« Mais, putain, qui êtes-vous ? »

– Un agent du gouvernement... Vous permettez ? »

Sans attendre sa réponse, il s'assit sur un fauteuil en rotin placé devant les vitres ; les doubles rideaux se soulevaient au gré du vent glacé venu de la mer.

Nullement incommodé par le froid, M. Lee s'alluma une nouvelle cigarette.

« Vous vous appelez Rachel Bergson, vingt-deux ans, célibataire, née à New York.

– Oui, Votre Honneur. »

Il poursuivit sans sourciller, indifférent à ses provocations.

« Études à Princeton, riche famille d'avocats new-yorkais, de confession judaïque...

– C'est un crime ? »

Son ton sec et méprisant le força à marquer un temps d'arrêt ; la jeune femme en profitant pour ajouter :

« Bordel, vous me faites penser à ces nazis avec votre costume à deux balles ! »

– Rejetée par votre famille, juste après la fin de votre cursus universitaire... Ils n'ont pas apprécié votre relation avec ce saxophoniste de jazz héroïnomane... Juif, lui aussi ? »

Il faisait remonter de mauvais souvenirs, il le savait ; tout comme il n'ignorait pas que le musicien en question n'était pas juif, mais méthodiste, et qu'il appartenait à la communauté noire de La Nouvelle-Orléans. M. Lee enfonça le clou :

« Qu'est-ce qui a été le plus dur ? Quand il vous a plaqué ? Ou quand vos parents vous ont coupé les vivres ? »

La jeune femme ne broncha pas, grattant avec ses ongles le creux de son bras gauche d'un geste nerveux.

« Ah ! Je vois : ils vous ont coupé les vivres, et c'est à ce moment-là qu'il vous a plaquée... »

Silence.

« Depuis bientôt un an, continua M. Lee. Malgré vos diplômes d'histoire antique et d'archéologie, vous avez été obligée de faire le tapin à Broadway pour vous payer une dose, une piaule ou un sandwich au pastrami.

– Vous connaissez ma vie par cœur ? »

Des sanglots affleuraient dans sa voix.

« Je ne me renseigne jamais assez lorsque je recrute quelqu'un.

– Lorsque quoi ?

– Je vous donne l'opportunité de suivre la voie de la rédemption, mademoiselle.

– Pour quelle raison ?

– La raison de l'administration fédérale. »

Rachel Bergson fronça les sourcils.

« Je ne comprends pas... Depuis quand les flics offrent-ils des jobs ?

– Je ne suis pas policier.

– Vous êtes quoi, alors ?

– Votre nouvel employeur. Si vous acceptez ma proposition, bien sûr... Les civilisations mésopotamiennes constituent bien votre spécialité ?

– En effet.

– On ne m'a donc pas trompé. Je vous propose de diriger une campagne de fouilles archéologiques au Moyen-Orient. Votre emploi du temps me semble dégagé les prochains mois... Pas d'obligations professionnelles ou familiales en vue ? »

Elle dodelina.

« Si cela vous intéresse, sachez que le salaire s'élève à mille cinq cents dollars par mois. De plus, je vous alimenterai en cette substance que vous vous injectez dans les veines. Et ça n'aura rien à voir avec la merde que l'on vous vend à Uptown... »

Non content de se présenter comme le dealer d'héroïne le plus honnête des USA, cet inconnu lui offrait une paye énorme.

« Et si je refuse ?

– Ce n'est pas une option, dit-il en lui jetant un regard glacial. Je vous offre une nouvelle vie : ne soyez pas autodestructrice au point de rejeter ma proposition.

– Vous me menacez ?

– Les gens comme moi ne menacent pas, mademoiselle Bergson... Ils n'en ont pas besoin. »

4.

L'île aux cygnes

Schwanenwerder, Berlin,
dimanche 11 février 1940

LE MOBILIER DU MANOIR datait du temps de Frédéric le Grand, tout comme les lustres et la riche collection de tableaux de l'École anglaise, mais la chambre à coucher du comte Albrecht von Erchingen, entièrement décorée de trophées guerriers, offrait un singulier contraste. Une odeur de vieux cuirs et de poussière planait dans la pièce, exhalée par les casques, cuirasses, dolmans et armes de toute sorte disposés dans des vitrines en merisier. Le propriétaire des lieux s'enivrait de ce parfum évoquant les lointaines épopées de ses ancêtres, ou en tout cas l'idée qu'il s'en faisait. Une toile d'Emil Hüntten, représentant l'assaut de la garde prussienne à Saint Privat, faisait face à la cheminée en marbre noir monumentale ; sur les autres murs, une série de portraits d'officiers en grande tenue complétait la collection.

Pas un bruit, sauf le tic-tac d'une pendule. Pas une lumière, hormis la lueur pourpre et incertaine des braises dans le foyer. Aucun mouvement. Le dormeur, unique occupant de la vaste demeure de style néo-roman, restait calfeutré sous un épais édredon garni de plumes d'oie. Bâtie à la fin du XIX^e siècle sur une éminence dominant le lac de Wannsee, la propriété avait été offerte par le Kaiser à la famille Erchingen trente-cinq ans plus tôt en récompense des services rendus au Reich par cette auguste lignée de militaires du Hanovre.

L'horloge Premier Empire, une prise de guerre ramenée du château de Fontainebleau peu après la reddition de Paris en 1871, sonna quatre heures du matin. Le tintement du carillon fit bondir le colonel de l'Abwehr hors de son lit. Il enfila un peignoir, puis alla tirer les lourdes tentures vertes constellées d'abeilles dorées qui masquaient ses fenêtres couvertes de givre. Peinant à débloquer le mécanisme gelé, il réussit cependant à ouvrir ces dernières au prix de quelques efforts et laisser pénétrer un froid polaire venu de l'extérieur. Erchingen frissonna. L'Europe n'avait pas connu un hiver aussi rude depuis des décennies. Pris dans les glaces, le Schwanenwerder, l'île aux cygnes, était plongé dans le noir. Un épais brouillard recouvrait le parc, percé çà et là par la lueur diffuse des réverbères de l'Inselstrasse.

« Bien, on ne pouvait rêver mieux », murmura le comte à sa seule intention.

Après quoi, il passa dans son cabinet de toilette, prenant soin de ne pas allumer de lumière qui puisse être vue du dehors. Il en ressortit une douzaine de minutes plus tard vêtu d'un pull en laine à grosses mailles sous un costume de tweed ; rasé, parfumé, ses cheveux noirs soigneusement plaqués en arrière. S'attardant encore quelques instants devant un miroir, Albrecht se livra à une ultime inspection tout en lissant ses sourcils d'un geste délicat de l'index droit, détaillant ses taches de rousseur saupoudrées sur le dessus de son nez retroussé, faisant la grimace en constatant que de petites rides apparaissaient au coin de ses yeux espiègles : la quarantaine était en train de rattraper ce sportif élancé éperdument amoureux de sa personne.

Il finit par quitter ses appartements, empruntant le grand escalier qui conduisait au rez-de-chaussée. Son entrée dans le salon, où s'entassaient les trophées de chasse glanés aux quatre coins du monde par plusieurs générations de Erchingen, fut saluée par les sifflements stridents d'un coucou suisse.

« Déjà le quart. Il est capable de ne pas m'attendre ! »

Le tigre du Bengale étendu sur le parquet, un couple de gazelles et des masques africains le scrutèrent — yeux de verre et orbites vides, indifférents.

Albrecht sortit sur la terrasse en pestant, s'engageant à vive allure dans l'allée couverte de neige qui descendait vers le lac tout en enfilant un épais manteau de fourrure et une paire de gants. Il faisait toujours noir comme dans un four. Dépassant le court de tennis perdu au milieu de bosquets de bambous et de rhododendrons arborescents saisis par le gel, il atteignit la rive et s'avança sur le ponton d'embarquement aménagé pour son canot à moteur inutilisable, tant la glace recouvrait le Wannsee.

Comment allait-il le retrouver dans l'obscurité ?

« Vous ne serez donc jamais à l'heure. »

Provenant de sous l'embarcadère, une voix calme et douce venait de l'interpeller.

« Amiral ? C'est vous ? »

– Toujours aussi discret. Qui d'autre voulez-vous que ce soit ?

– Je comptais vous retrouver au milieu du lac...

– Avec ce froid, j'ai préféré continuer à marcher jusque chez vous, plutôt que de rester immobile à vous attendre. Venez donc me rejoindre... »

Erchingen connaissait parfaitement les lieux ; il descendit l'échelle sans encombre, puis s'engagea sur la glace avec prudence. Canaris n'était qu'une ombre parmi les ombres.

« Vous êtes venu de Potsdam à pied ? Par le lac ? »

– Que croyez-vous, colonel ? Le "Vieux" pourrait encore vous surprendre. »

Sans plus tarder, l'amiral prit Erchingen par le bras et l'entraîna loin de la rive.

« C'est imprudent, la glace pourrait se rompre, objecta le comte.

– N'ayez crainte. Elle est suffisamment solide... » Les deux hommes firent quelques pas en silence avant que le chef de l'Abwehr ne reprenne à voix basse : « Ne

trouvez-vous pas qu'il existe une certaine analogie entre cette promenade et la situation actuelle ? Qui sait jusqu'où nous allons devoir aller dans l'affaire qui nous préoccupe avant que le monde ne s'effondre sous nos pieds ? Et que nous ne disparaissions dans l'abîme séparant ce qui se dit de ce qui se fait...

– Je vous trouve bien sombre, répondit le colonel.

– Peut-être est-ce le brouillard qui me donne du vague à l'âme... Mais venons-en aux faits, Erchingen. Tout d'abord, sachez que je regrette de ne pas avoir pu vous accorder ce rendez-vous plus tôt, mais le Führer est sur les dents : les préparatifs de notre invasion du Danemark et de la Norvège ne me laissent que peu de répit.

– C'est pour bientôt ?

– Incessamment. Hitler a donné ses dernières instructions hier.

– A-t-il eu le temps de s'occuper de notre affaire ?

– Pas une seule minute. Rudolf Hess a repris la main depuis le début de l'année. Et il s'en sort assez mal : Himmler et Heydrich ne lui font pas de cadeaux.

– C'était à prévoir. Les SS défendront leur pré carré dans cette histoire.

– Et nous aussi. Mes aides de camp trimbalent Hess de rapport en rapport, de compte rendu en compte rendu : il lui faudra des années pour dépiauter tout ça. D'ici là, je souhaite m'emparer de la cargaison du Siegfried avant lui, et avant les SS. Ainsi pourrions-nous peut-être gagner les faveurs du Führer, et de façon définitive, qui sait ?

– J'ai des révélations à vous faire concernant l'opération Mjölnir, répondit le comte. J'espère que vous me pardonneriez de ne pas vous avoir transmis ces informations plus tôt, mais je ne pouvais rien dire à Stollberg, pas devant Heydrich.

– Le débriefing de Stollberg a endormi la méfiance du SD », répondit son chef ; une manière d'approbation.

Les deux hommes se trouvaient désormais à bonne distance du rivage. Ils stoppèrent leur marche. De temps à autre, la glace émettait un léger grincement sous leurs pieds auquel ils ne prêtaient pas attention.

« Je vous écoute, colonel. Qu'avez-vous donc à m'apprendre en cette nuit sans lune ?

– Friedrich Saxhäuser est en vie. »

Au cœur des ténèbres, il était impossible pour Erchingen de mesurer la réaction de Canaris : le colonel ne pouvait même pas discerner les traits de son interlocuteur pourtant juste en face de lui.

« Je sais, répondit doucement l'amiral.

– Je sais que vous le savez : Friedrich m'a dit que vous vous étiez rencontrés en Suisse, le 11 octobre dernier.

– Je ne peux que vous féliciter d'avoir caché sa survie aux SS. Continuez...

– Pendant notre fuite à travers la lande du Devonshire, c'est lui qui nous a permis de nous échapper.

– Vraiment ?

– Lui, et ses "amis".

- Qui sont-ils ?
- Des gens venus d’ailleurs. D’une autre planète...
- Cette nuit aveugle stimulerait-elle votre imagination, Erchingen ? Qu’est-ce que c’est que cette histoire à dormir debout ?
- En juillet dernier, Friedrich a fait une découverte en Irak, dans la vallée du Petit Zab : un sanctuaire, abritant des êtres venus d’un autre monde. Il leur a dérobé l’arme qui se trouve actuellement en possession des Anglais.
- Dérobé ? Je croyais que Saxhäuser était l’ami de ces inconnus ?
- Les renversements d’alliances sont la base de notre profession... Ce n’est pas à vous que je vais l’apprendre.
- Comment puis-je vous croire, Erchingen ?
- J’ai vu un de leurs avions me survoler. J’ai assisté à l’enlèvement de Saxhäuser par cet appareil au moyen d’un faisceau lumineux, tandis qu’une tempête soudaine et inexplicable se levait, ravageant le secteur où nous nous trouvions, Maud, Ziegler et moi. C’est cette soudaine bourrasque venue de nulle part qui nous a permis de disparaître aux yeux de nos poursuivants.
- Admettons que ces gens existent bel et bien : après tout, il nous faut travailler à partir d’une hypothèse... Même si celle-ci s’avère grotesque, et que les buts de ces “étrangers” nous échappent pour l’instant. Car nous ignorons ce qu’ils veulent, n’est-ce pas ?
- Saxhäuser ne m’a rien dit à ce sujet. »
- Erchingen passa sous silence les doutes ressentis pendant la rencontre à Willsworthy Range quant aux convictions politiques de son ami. Le SS pouvait-il désormais agir contre les intérêts du Reich ?
- « Nous devons avancer dans cette affaire afin d’élucider ce mystère, poursuivit Canaris. Vous me disiez que Saxhäuser avait évoqué notre rencontre à Berne ?
- Il m’a expliqué comment il avait rallié la Suisse grâce à vous... Et tout le reste.
- Que vous a-t-il révélé d’autre ? s’enquit le chef de l’Abwehr.
- Vous savez que le bracelet ramené d’Irak est une arme, et que Saxhäuser en a démonté le mécanisme pour en confier une partie à sa compagne, Andrea von der Goltz, elle-même l’ayant ramenée en Allemagne — une petite fiole de verre contenant un liquide inconnu. L’objet doit être actuellement en possession de Heinrich Himmler.
- Tout cela est exact, confirma Canaris. Les SS se sont bien moqués de nous avec leurs petites feintes. Gardons-nous toutefois de leur révéler que nous les avons percés à jour, continuons de leur faire croire que nous sommes à la recherche de ces prétendus microfilms contenant des informations susceptibles d’influencer la situation politique au Moyen-Orient.
- Friedrich m’a également certifié que le reste de la cargaison du Siegfried, hormis la momie, n’avait aucune valeur pour notre effort de guerre.
- Pourquoi la momie présente-t-elle un intérêt ?

– D’abord parce qu’aux dernières nouvelles, le bracelet se trouve à son poignet. Et aussi parce que c’est le cadavre d’un de ces êtres venus d’une autre planète. Une fois en notre possession, cette “momie” permettra à des hommes comme vous d’accepter la vérité. » Erchingen s’exprimait avec conviction.

« Bon, soit. Vous êtes un garçon sérieux et je me fie à votre jugement. L’avenir dira si j’ai eu raison de vous faire confiance... Comment devons-nous envisager la suite des opérations ?

– Friedrich m’a décrit l’endroit où se cachaient ces êtres : près de Dokan, un village au Kurdistan irakien. Un de leurs appareils s’est écrasé dans la vallée du Petit Zab, et il est parvenu à le dissimuler sous des éboulis.

– Voilà une information que votre camarade s’est bien gardé de me communiquer, se vexa l’amiral. Vous connaissez l’emplacement exact ?

– Je pourrais le retrouver grâce à ses indications. C’est cet engin volant qu’il nous faut : si le Heereswaffenamt réussit à en percer les secrets, il fournira à la Luftwaffe l’arme absolue contre tous les ennemis de l’Allemagne.

– Nous rendre en Irak pour le récupérer ne sera pas facile.

– Voici quelques jours, j’ai reçu une lettre expédiée depuis la Suède par un de nos correspondants dans ce pays neutre. Ce courrier me propose un scénario susceptible de nous permettre d’intervenir rapidement au Kurdistan.

– Encore une fois, vous me cachez des choses, grommela Canaris. Quel est le contenu de ce message ?

– Cette lettre me demande de mettre sur pied une expédition archéologique, puis de l’envoyer à Istanbul. Une fois sur place, la date et le lieu d’un rendez-vous ont été fixés... avec Friedrich Saxhäuser. Ce serait le guide idéal... Vous ne croyez pas ?

– Manipulation ! Tentative de déstabilisation du SD... Heydrich veut savoir si son agent est bien mort à Madère.

– Je l’ai cru, moi aussi. Mais la lettre précise que le chef de la mission devra être Manfred von Henning, l’ami de Joachim Schmundt. C’est du Saxhäuser tout craché ! »

Erchingen n’ignorait pas que l’amiral pouvait refuser d’entraîner l’Abwehr dans ce qui ressemblait à un piège. Mais d’un autre côté, le colonel connaissait son patron depuis longtemps : monter un coup de main n’ayant que peu de chances de réussir ne lui poserait aucun problème, pour peu que celui-ci gêne le SD et favorise ses propres intérêts... L’opération Mjölnir ne constituait-elle pas un exemple significatif de ses méthodes ?

Après un long silence, le signe d’une intense réflexion, Canaris reprit la parole :

« Heydrich n’oserait pas fabriquer un faux qui puisse impliquer Henning dans cette histoire. Ce vieux fou a des relations au sein du parti, et notre cher Reinhard ne fera jamais rien qui risque de lui brûler les ailes... Cependant, votre lettre a dû passer entre les mains des meilleurs experts de la Prinz-Albrecht-Strasse.

– C’est à redouter : le RSHA surveille de près toute correspondance en provenance de l’étranger.

– Vous disiez toutefois que ce courrier avait transité par la Suède ? » L’amiral s’exprimait avec une pointe de malice.

« C’est Folke Bernadotte qui me l’a fait parvenir.

– Je puis vous le dire maintenant : Friedrich a utilisé le même canal pour me contacter en septembre dernier, afin que j’organise son retour de Fuerteventura.

– C’est donc bien notre ami qui est derrière tout ça ! Voilà qui devrait vous suffire pour nous lancer vers la Turquie. Mais, comme vous le souligniez à l’instant, ce courrier n’a pas pu échapper à la vigilance des hommes de Heydrich. Et cela, Friedrich ne devait pas l’ignorer : en précisant que le rendez-vous d’Istanbul devait avoir lieu avec lui, il lance à coup sûr les SS sur une fausse piste.

– Possible...

– Heydrich est persuadé que Friedrich est mort à Madère : en examinant cette lettre, il doit penser qu’il s’agit d’un code secret convenu entre mon correspondant de Stockholm et moi.

– Dans ce cas, risquons le coup, mais en restant discrets : Heydrich ne doit pas savoir que nous allons opérer sur le Bosphore. Contactez Henning puis mettez-vous en campagne, en sachant que l’Abwehr ne vous soutiendra que pour le strict nécessaire : je me ferais remarquer en montant une opération de grande envergure. À Istanbul, vous vous rapprocherez de Sebottendorf afin qu’il règle les questions techniques et financières. C’est un ancien membre de la société de Thulé. Ingénieur, naturalisé turc, fortuné, on le décrit comme un original : tantôt alchimiste, tantôt astrologue — le genre d’hurluberlu qui voit dans l’espionnage un moyen de se procurer des sensations fortes, comme d’autres pratiquent la course automobile ou le parachutisme. Joachim Schmunt l’a fréquenté, à Munich.

– À vos ordres. Et pour ce qui est du bracelet et de la momie, amiral ?

– Lady Alten vient de me contacter. Elle est parvenue à retrouver l’endroit où les Anglais dissimulent la cargaison du Siegfried. »

Pas une minute Albrecht n’avait douté que sa maîtresse parvienne à ses fins.

19 Lennox Gardens, Londres,

9 février 1940

« Je suis désolé... »

L’obscurité masquait la mine déconfite de l’homme juché entre les cuisses de la veuve du chef du contre-espionnage à Londres. Maud Alten le repoussa du bout des doigts, s’empara d’un mouchoir plié en quatre sur la table de nuit et s’essuya le bas ventre dans un soupir. Au rez-de-chaussée, l’horloge tinta, marquant deux heures passées d’un quart.

« Si vous m’aviez dit que cela ne durerait pas plus de cinq minutes, nous aurions pu nous contenter du tapis de l’entrée. Cela vous aurait évité de souiller mes draps.

– Je ne sais pas ce qui m’a pris. C’est la première fois que...

– Je vous en supplie. » La jeune femme l’interrompt d’une voix calme et maternelle. « Nous sommes déjà dans le ridicule, évitons de verser dans le pathétique. »

L’homme se redressa sur les genoux, farfouilla dans les poches de son pantalon qui lui arrivait à mi-cuisses pour en sortir un paquet de cigarettes et un briquet. Il alluma sa Craven A d’une main peu sûre.

« Je vous demande pardon, s’étouffa-t-il. Vous permettez ?

– Décidément, rien ne me sera épargné. » La voix de Lady Alten était empreinte de lassitude.

« Ne m’en veuillez pas, ma chère. Mais je n’ai plus ma tête à moi depuis quelque temps, poursuivit l’homme tout en se rhabillant, la cigarette au coin des lèvres. Cette guerre est vraiment horrible... Elle me pousse à accepter des choses qu’en temps normal j’aurais refusées.

– Que voulez-vous dire ? »

L’homme tira une bouffée de sa cigarette, portant au rouge l’extrémité incandescente. Maud devina les traits crispés de son vis-à-vis.

« Vous me promettez d’être discrète ?

– Nous nous connaissons depuis longtemps : vous savez que je peux garder un secret.

– Le SIS vient de dissimuler une étrange cargaison à Dungavel House, murmura-t-il en s’asseyant sur le lit. Je me demande bien ce que c’est, et pourquoi ils utilisent ce lieu. D’autant que cela se fait en dehors de tout cadre légal, sans instructions ni ordre de mission, et avec interdiction d’en référer à qui que ce soit.

– De quoi s’agit-il exactement ?

– Ce sont des caisses frappées du sigle de la Deutsche Ahnenerbe... William surveillait bien cette officine nazie, je ne me trompe pas ?

– Évoquer la mémoire de feu mon mari en cet instant. Vous êtes la délicatesse personnifiée... »

Schwanenwerder, Berlin,
dimanche 11 février 1940

« Où les Anglais ont-ils dissimulé la cargaison du Siegfried ? » Erchingen fit un pas de côté. La glace gémit sous son poids.

« En Écosse, près de Glasgow, répondit Canaris en se remettant en marche. Dans un lieu appelé Dungavel House. C’est le nom de la propriété de lord Douglas Douglas-Hamilton, un proche de la famille royale.

– Un type qui serait partisan de la paix avec notre pays ? Etrange choix : comme à Bone Hill, nos adversaires ont choisi une cachette très éloignée des bases d’opérations habituelles du SIS.

– Effectivement. Cela signifie que pour eux aussi, cette affaire revêt un caractère de la plus haute importance, et que ce sont des politiciens, plutôt que des militaires, qui gèrent l'opération.

– Les Anglais auront toutes les facilités s'ils veulent récupérer l'aéronef abattu en Irak.

– Qu'est-ce qui vous fait craindre cela, Erchingen ? » L'amiral interrompit sa marche, aussitôt imité par son subordonné. « Comment les Anglais pourraient-ils savoir quoi que ce soit à propos de cet aéronef et du lieu où il se trouve ?

– J'ai eu une conversation avec Schmundt dans sa geôle de Bone Hill Manor peu avant qu'il ne meure. Il a parlé. »

Canaris sursauta. La glace émit un craquement sinistre.

« D'habitude, j'apprécie vos petits numéros consistant à vous mettre en valeur en sortant du chapeau ce genre d'informations ! » Le chef de l'Abwehr marqua un temps d'arrêt afin de recouvrer son calme et maîtriser une voix devenue impérieuse ; il reprit en chuchotant : « Mais ce fait capital aurait dû être porté à ma connaissance dès votre retour, en novembre.

– Lorsque j'ai appareillé à bord du U-45, j'ignorais que Saxhäuser était toujours vivant. C'était aussi un fait capital. Or, vous avez jugé bon de ne pas me le communiquer. Quand je pense au sort d'Alexander Gelhaar et de son équipage, je...

– En voilà assez, colonel ! C'est de l'insubordination !

– J'attendais d'être sûr que vous ne me mettiez pas sur la touche...

– Encore votre ambition dévorante ! s'étouffa Canaris.

– Schmundt a parlé, mais à un seul officier, répliqua le comte le plus calmement du monde. Ce William Rourke, qui suit l'affaire depuis le commencement, à Bagdad.

– Je ne vois pas ce que cela change.

– J'ai moi aussi été en contact avec Maud très récemment : elle m'a appris que Rourke avait été placé en "résidence surveillée" depuis le début de l'année, et qu'une commission d'enquête, chargée de faire la lumière sur les événements de Bone Hill, le cuisinait sans aucun ménagement.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Que les politiciens anglais ne disposent pas de toutes les informations au sujet de cette affaire. Le lieutenant Rourke leur cache des choses et joue peut-être un double jeu.

– Mais pour le compte de qui ? s'enquit l'amiral.

– Je l'ignore. Maud me certifie que Rourke n'a rien révélé à sa hiérarchie au sujet du bracelet ou d'un engin volant caché en Irak. Et pourtant, Schmundt lui en a parlé sous la torture.

– Si Rourke fait cavalier seul, voilà qui nous permettrait peut-être de ne pas être coiffés au poteau par le SIS, reprit le rusé Canaris. Mais vous me disiez redouter, malgré tout, que les Anglais se rendent dans la vallée du Petit Zab ?

– Tôt ou tard, Rourke craquera », affirma Erchingen.

Le chef de l'Abwehr soupira avant de reprendre sa marche sur la glace, entraînant son subalterne par le bras tout en envisageant mentalement les possibilités qui s'offraient à lui. Rourke trahissait-il son pays ? Et si oui, quels intérêts servait-il désormais ? Dans tous les cas, l'Abwehr disposait d'une information capitale qui manquait au SIS : le lieu de la découverte en Irak. Les Allemands pouvaient encore emporter la mise.

« C'est à prévoir, répondit enfin Canaris. Mais je doute que d'ici à ce que ce Rourke dise la vérité à ses chefs, nous puissions tenter quelque chose au Moyen-Orient.

– Pourtant, amiral, il est capital de nous emparer de la découverte de Saxhäuser.

– Je sais. Cependant, comme je vous l'expliquais, le Führer se désintéresse de l'affaire. Pour le moment, il met la dernière main au plan d'invasion de la France et compte bien triompher grâce à nos Stukas et nos Panzerdivisionen. Il est persuadé qu'une victoire rapide lui permettra de faire la paix avec les Britanniques. Comment voulez-vous, dans de telles conditions, l'amener à envisager une opération en Ecosse ou en Irak ?

– Nous voilà dans l'impasse.

– Sachez en tous cas que Fritz Grobba, notre ambassadeur à Riyad, bénéficie de la confiance des indépendantistes irakiens. Ses rapports ne font état d'aucune recherche menée par l'armée anglaise au Kurdistan ; celle-ci reste sagement cantonnée dans ses bases d'Habbaniyah ou de Bassorah. Si la situation devait évoluer, j'en serai informé. Tout comme Maud pourra nous dire si Rourke finit par lâcher ce qu'il sait à la commission qui l'interroge en ce moment même. Il sera alors temps pour nous d'alerter le Führer et de tenter notre chance. En attendant, nous allons mettre sur pied cette expédition archéologique et avancer nos pions jusqu'à Istanbul. Mais gardons-nous de mener une action prématurée dans la vallée du Petit Zab : cela ne pourrait qu'alerter nos ennemis et préciser nos intentions.

– C'est entendu, amiral. Il en sera fait selon vos ordres.

– En ce cas, il ne me reste qu'à vous souhaiter le bonjour, Erchingen. »

Depuis quelques instants, les premières lueurs d'une aube fantomatique baignaient la brume. Albrecht discernait vaguement les traits de son interlocuteur. Le visage fermé, dur, Canaris paraissait plus jeune qu'à l'accoutumée, tendu par une volonté sans borne, infrangible.

« Le bonjour à vous, amiral. »

Les deux ombres se séparèrent avant de s'évanouir dans le brouillard.

5.

35° à l'ombre

Coconut Grove, Miami, Floride,
2 octobre 1946

VETU D'UN PEIGNOIR de bain blanc, le Lord anglais sortit du bungalow sur pilotis attendant au débarcadère. Il leva les yeux vers le ciel, plissant les paupières en constatant que le soleil s'approchait déjà de son zénith.

« Quand je pense au temps qu'il faisait lorsque j'ai quitté Londres ! » s'exclama-t-il sans prêter attention au yacht splendide amarré devant lui.

Deux employés d'origine hispanique étaient occupés à en briquer les cuivres et à frotter le pont. Ils relevèrent la tête, bondirent sur leurs pieds et s'inclinèrent à son passage.

Totalement indifférent, le septuagénaire mince et alerte remonta l'allée conduisant à la piscine en de longues enjambées ; étant donnée la chaleur pesante qui régnait sur Miami, il avait hâte de quitter ses vêtements.

Une cigarette aux lèvres, M. Lee l'observait depuis la terrasse en marbre de Carrare entourant la pièce d'eau.

« J'espère qu'elle n'est pas trop fraîche, dit le Britannique en arrivant près de lui.

– Je croyais qu'on vous élevait à la dure, à Oxford ?

– Certes », rétorqua l'autre, vexé, tout en abandonnant son peignoir sur le sol. Il ne portait rien d'autre qu'un maillot de bain.

« Surtout, ne vous attardez pas, grinça l'homme du 92^e étage de l'Empire State Building. Le brunch est prévu à onze heures tapantes, et nous devons enfilez des tenues plus présentables avant que nos invités n'arrivent... »

Non sans avoir lancé un regard plein de dédain au fumeur — un roturier dénué de toute éducation — le Lord plongea dans l'eau d'une brusque détente, ne provoquant guère plus que de simples vaguelettes à la surface de l'onde liquide.

6. Incubi

Olbia, Sardaigne,
dimanche 11 février 1940

L'EMPIRE ROMAIN s'était étendu par le fer et par le feu, s'imposant grâce à la puissance de ses légionnaires. À quoi pouvaient bien ressembler ces soldats hors du commun capables de triompher en combat singulier des barbares les plus belliqueux ? Deux mille ans plus tard, le commandant Fabio Tassinari, du Servizio d'Informazioni Militare, aurait certainement trouvé sa place dans une cohorte de Trajan ou de Marc Aurèle. Avec ses pectoraux saillants, ses avant-bras noueux et ses biceps rebondis qui remplissaient chaque centimètre carré de son uniforme, tendant le tissu de sa veste au point de la rompre, l'officier était comme un démenti cinglant à tous ceux qui prétendaient que l'Italie avait donné au monde les plus grands peintres, mais aussi les militaires les plus médiocres. Sa peau bronzée, ses cheveux châtain clair et un système pileux pour le moins développé achevaient de faire de lui un archétype du bellâtre méditerranéen. Mais son intelligence aiguisée couplée à son mètre quatre-vingt-treize le rapprochaient plus du canon grec que du play-boy à gourmette et chaîne en or hantant les terrasses des cafés de la ville éternelle.

Venu de ses bureaux qui donnaient sur le port, Fabio Tassinari remonta le Corso Umberto d'un bon pas, arpentant la rue pavée qui existait déjà quand la cité d'Olbia n'était qu'un comptoir carthaginois sur la route maritime reliant l'Europe à l'Afrique. Le coin était désert : toute la population assistait à la messe dominicale. Aussi le militaire ne fut-il pas surpris de ne rencontrer personne à la réception lorsqu'il pénétra dans le hall de l'hôtel Azzuri, à l'exception d'un chat noir qui s'enfuit avec un miaulement rauque.

Après un signe de croix destiné à contrer le mauvais sort, l'officier grimpa à l'étage, frappant à la porte de la chambre numéro 1 sans la moindre hésitation.

« Herein ! » répondit-on depuis l'intérieur.

Tassinari tourna la poignée et constata que le verrou avait été laissé ouvert. Une des secrétaires de l'état-major était couchée sur le lit, les cheveux défaits, dissimulant

la nudité de ses vingt printemps sous les draps. Allongé à côté d'elle, Friedrich Saxhäuser portait chemise et pantalon blanc. Il interpella le nouveau venu en italien.

« Ciao, Fabio ! Je t'ai entendu venir de loin... »

– Vraiment, Federico ? Je croyais pourtant avoir été discret en montant l'escalier. Même si mon intention n'était pas de te surprendre... Neanche tu, Francesca, cara mia...

– Tu n'en prendras pas ombrage, j'espère ? » demanda l'Allemand en regardant la jeune femme du coin de l'œil.

Tassinari sourit.

« Pas le moins du monde. Je crois me souvenir que tu as fait preuve d'un sens de l'hospitalité identique, lors de mon voyage à Berlin il y a trois ans.

– En effet.

– Toutefois, ma chère Francesca, voici venu le moment où je vais devoir te demander de nous quitter. »

La secrétaire resta immobile quelques instants. Constatant très vite que Tassinari ne viderait pas les lieux pour lui laisser le temps de s'habiller, elle adressa aux deux hommes un sourire entendu avant de sortir du lit et rassembler ses affaires d'un air dédaigneux.

Indifférent à la peau cuivrée et aux longs cheveux noirs de la jeune femme, l'officier des services secrets italiens reprit la conversation en langue allemande :

« Je suis ravi de te revoir, et de constater que ma messagère a pu te cueillir hier à ta descente de bateau. Transiter par Marseille en temps de guerre ! Tu ne changeras donc jamais ? »

– Canaris l'a fait avant moi. C'était en 1916, je crois.

– Comment va-t-il, ce vieux renard ?

– À notre dernière rencontre, il était en très grande forme : toujours aussi roublard et impénétrable. »

Maintenant habillée, Francesca se dirigea vers la porte. Se retournant, elle jeta un regard attendri vers Saxhäuser et lui dit : « Mi dispiace vedere che fai questi incubi¹ », puis elle franchit le seuil, caressant au passage le chambranle du bout des doigts dans un vague signe d'adieu. Tassinari referma l'huis derrière elle.

« Que me vaut ta visite, señor Luis Almeida, citoyen guatémaltèque ? »

– J'ai besoin de toi pour me rendre à Istanbul.

– C'est tout ?

– Je te laisse le soin de régler les détails techniques. »

Tassinari réfléchit un instant.

¹ Je déteste te voir faire ces cauchemars.

« Cela ne devrait pas poser de problèmes... Voilà ce que je te propose, Friedrich : dès que l'occasion se présente, je te fais monter à bord d'un navire en partance pour Istanbul. Sache toutefois qu'il n'y en a pas tous les jours à Olbia. Puis j'efface la trace du passage du señor Luis Almeida dans les registres de l'immigration et de la capitainerie du port. Ce sera comme s'il n'avait jamais existé.

– Tu pourras garder secrète ma prochaine destination ?

– J'ai déjà oublié la conversation que nous venons d'avoir...

– Grazie, Fabio. Tu sais, là où je vais, j'aurais bien besoin de quelqu'un comme toi. Mais je ne peux te promettre ni honneurs, ni médailles, et encore moins la fortune.

– Qui sait ? Pourquoi pas ? Mais mon pays aussi réclame mon aide...

– Ne reste pas le dernier centurion de Rome. L'Empire que tu vénères n'existe plus.

– Rome existera encore dans des millions d'années.

– Que représentent des millions d'années ? Les forces que j'affronte ont l'éternité de leur côté... »

Berlin, quai Tirpitz,

lundi 3 août 1936

L'Obersturmführer Friedrich Saxhäuser a l'honneur de rendre compte au bureau IV du Sicherheitsdienst de ses activités à compter du 31 juillet 1936 jusqu'au dimanche 2 août, inclus.

Vendredi 31 juillet. Conformément aux instructions données par le chef du bureau IV, j'ai réceptionné le capitaine Fabio Tassinari à sa descente d'avion à l'aéroport de Berlin. Je l'ai ensuite escorté jusqu'au village olympique.

Venu de Rome, cet officier italien fait officiellement partie du service de sécurité chargé d'assurer la protection des athlètes de son pays pendant la durée des Jeux olympiques qui se tiennent dans la capitale du Reich.

Samedi 1^{er} août. Tassinari a assisté à la cérémonie d'ouverture dans la tribune présidentielle. J'ai pu le croiser dans les couloirs du stade à la fin du défilé, et nous avons rapidement sympathisé. Bien que n'étant pas dupe du caractère prétendument fortuit de cette rencontre, l'agent italien a accepté de me retrouver à l'hôtel Adlon pour dîner.

Nous avons passé la nuit dans une suite du palace et nous sommes séparés à l'aube.

Pendant ce laps de temps, j'ai pu évaluer les faits suivants : Fabio Tassinari appartient, selon moi, au Servizio d'Informazioni Militare. Tout porte à croire qu'il séjourne à Berlin pour s'assurer de l'orthodoxie politique des membres de sa délégation. Né en 1910, il est célibataire, sans enfant, et possède des états de service exemplaires qui justifient sa sélection pour une telle mission. Dénué d'appui

manifeste dans le gouvernement ou au Comando Supremo, il doit son avancement et son poste actuel à son seul mérite. C'est un homme d'action, fier de sa personne, et il affectionne les opérations outre-mer. Toutefois, il juge très sévèrement Mussolini, notamment après la campagne d'Abyssinie, où le lieutenant a selon toute vraisemblance commis des exécutions sommaires. Il a très mal vécu cette expérience et pourrait reconsidérer la suite de sa carrière dans l'armée italienne pour peu qu'on lui offre une porte de sortie honorable (entendez par « honorable » des avantages financiers, mais aussi la perspective de continuer à travailler sur le terrain).

Dimanche 2 août. Fabio Tassinari a quitté l'hôtel à sept heures et rejoint le village des athlètes. Il s'y trouve toujours à l'heure où j'écris ces lignes.

Mes conclusions sont que Fabio Tassinari peut être retourné. Individu à surveiller à l'avenir. Sa présence à Berlin pour les Jeux olympiques ne représente pas une menace pour la sécurité de l'Etat.

À l'attention de Heinrich Müller, chef du bureau IV
Classé secret du Reich

Fait à Berlin, le 3 août 1936

Signé : Obersturmführer-SS Friedrich Saxhäuser

Ci-joint la note de frais pour l'enquête

Heinrich Müller, surnommé « Gestapo Müller » par ses collègues, consulta la page suivante en diagonale.

« Un dîner servi dans une suite de l'Adlon, des magnums de champagne et les services tarifés de quatre poules de luxe ? Bordel de merde ! Ce Saxhäuser se fout vraiment de ma gueule ! »

Habitée à son franc-parler, la SS-Gefolge assise à sa table de travail garda la tête baissée tandis que son patron envoyait promener le document à travers la pièce, évitant de ralentir la cadence de ses frappes sur la machine à écrire : pour peu qu'il s'aperçoive d'une éventuelle chute de régime, ce con de Müller pouvait bien lui coller un blâme juste histoire de se détendre.